

STONES TOURING PARTY

À TRAVERS L'AMÉRIQUE AVEC LES ROLLING STONES

Photo de couverture: « Mick Jagger turns on the 20,000 fans at the Garden as the Rolling Stones opened their engagement last night. Alfred G. Abramowitz's story on P. 5. July 25, 1972. » (Photo by Vernon Shible/New York Post Archives/© NYP Holdings, Inc. via Getty Images).

© Robert Greenfield, 2002.

© Le mot et le reste, pour la traduction française 2008, nouvelle édition. 2017.

ROBERT GREENFIELD

STONES TOURING PARTY

À TRAVERS L'AMÉRIQUE AVEC LES ROLLING STONES

TRADUCTION DE PHILIPPE PARINGAUX

LE MOT ET LE RESTE

2017

Pour Michael H., qui fut notre enfant à tous.

La musique n'est pas affaire de vérité, de bon goût, d'éducation ou de quoi que ce soit de tout cela.

De quoi est-ce donc affaire, alors ?

De jouer de la musique, Herr Haller. De jouer de la musique aussi bien et autant que possible, et ce avec toute l'intensité dont on est capable. Tout est là, Monsieur.

HERMANN HESSE, *Le Loup des steppes*.

Ces lignes pour remercier Jerry à San Francisco, Joel dans le Canyon, Mollie et Manny à Brooklyn et également Jeff et Sammy qui, à Londres, m'ont accueilli chez eux quand je n'avais pas de chez moi. Ces lignes pour exprimer ma gratitude envers ceux qui ont répondu la vérité quand on leur posait une question.

Plus près de chez moi, je voudrais féliciter les Pacific Grove All-Stars et leurs compagnes pour leur attitude sur le terrain, et en particulier Don et Margo pour la leur en dehors. Enfin, j'aimerais remercier Janice qui m'a gardé au sec tout au long de l'hiver le plus humide qu'on ait vu depuis quatre-vingt-trois ans.

PRÉFACE À L'ÉDITION ANGLAISE DE 2002

Après m'être démené en vain trente années durant pour faire rééditer ce livre aux États-Unis d'A, vous présenter l'édition 2002 de *Stones Touring Party: À travers l'Amérique avec les Rolling Stones (S.T.P.)* est à la fois une grande fierté et un immense plaisir personnel. Bien qu'ils n'aient jamais eu besoin de mon aide pour écouler le moindre billet, il se trouve qu'au moment précis où j'écris ces lignes les Stones eux-mêmes s'apprêtent à visiter une fois de plus notre belle nation en brandissant l'étendard du sexe, de la drogue et du rock'n'roll – sans parler de l'occasionnel cheeseburger-frites à emporter. En dépit de tout ce qui a pu changer aux États-Unis et dans le monde depuis que ce livre a vu pour la première fois le jour, on dirait qu'en réalité certaines choses ne changent jamais. Ou alors, bien peu.

Aussi fossilisés qu'aient pu devenir aujourd'hui les Stones (et permettez-moi d'affirmer sans détour qu'en tant que concept, *Sir Mick* n'a strictement aucun sens), en l'An du Seigneur Mille neuf cent soixante-douze le rock lui-même était à peine en train de devenir une industrie. Lors de leur tournée américaine précédente, en 1969, les Stones avaient détalé d'une ville à l'autre telle une troupe de bohémiens à travers la nuit, arrivant systématiquement en retard à chaque concert. De façon symptomatique, ils étaient le reflet du chaos qui régnait alors dans tout le pays.

Ce n'est pas un hasard si cette tournée 1969 avait atteint son « apogée » lors du désastreux concert gratuit d'Altamont. Il est on

ne peut plus prévisible que, quand on engage les Hell's Angels pour assurer la sécurité et qu'on les paie en caisses de bière, il en résulte presque inmanquablement ce que Bill Graham, le plus grand des promoteurs de ce genre musical, qualifia de « Pearl Harbour du rock ». Même si les Stones quittèrent les États-Unis avec plus d'argent en poche qu'ils en avaient jamais gagné, ils durent passer les trois années suivantes à expliquer comment un jeune homme noir nommé Meredith Hunter avait pu se faire poignarder à mort au pied même de la scène, événement dont témoigne de façon terrifiante le documentaire *Gimme Shelter*.

En 1972, la contre-culture était sinon complètement morte, du moins bien mal en point. Alors que la plupart de ceux qui allèrent voir les Stones étaient encore âgés de moins de vingt-cinq ans, le projet pas vraiment secret de cette tournée-là était de réparer les dégâts causés un peu partout tout en démontrant que les membres du groupe eux-mêmes n'étaient pas tant des hors-la-loi que des exilés fiscaux sur Main Street encore capables de sortir d'eux-mêmes le meilleur rock qui soit. Qu'ils aient magistralement réussi leur coup tout en faisant découvrir Stevie Wonder à des publics sudistes majoritairement blancs est, je crois, abondamment relaté dans ce que vous êtes sur le point de lire.

Aussi étrange que cela puisse paraître aujourd'hui, *S.T.P.: À travers l'Amérique avec les Rolling Stones* fut le premier livre sur une tournée de rock'n'roll jamais publié. L'époque étant ce qu'elle était, nul ne s'attendait à ce que les fans des Stones se bousculent pour l'acheter. Ils étaient bien trop occupés à se défoncer et à écouter *Exile On Main Street*. Raison pour laquelle seuls quinze cents exemplaires brochés et trois mille cinq cents autres en format de poche furent imprimés.

Les années passant, l'ouvrage acquit un étrange statut de livre culte. Quasiment introuvable, il devint un *collector* sur les deux rives de l'Atlantique. Ce n'est que quelque vingt années plus tard, alors que je faisais la promotion de *Bill Graham Presents: My Life Inside*

Rock and Out (j'avais eu ma première vraie conversation avec Bill en l'interviewant pour ce livre-ci), que je commençai à rencontrer des gens me disant combien *S.T.P.* les avait marqués durant leur jeunesse. D'après ce que j'ai cru comprendre, aucun livre dépourvu d'une scène de sexe détaillée à chacune de ses pages n'avait été volé dans autant de bibliothèques municipales. Je n'aurais pu espérer plus sincère hommage. J'espère seulement que certains des amis à qui j'ai offert la première édition dédicacée ne l'ont pas égarée au cours d'un divorce, d'un tremblement de terre ou de la dissolution de leur communauté, mec.

Mais, bon, trente années ne sauraient malgré tout passer sans quelques changements significatifs. En ce qui concerne les Stones eux-mêmes, Mick Taylor et Bill Wyman ne font plus partie du groupe. Ayant quitté celui-ci volontairement, ils sont toujours dans le circuit. Si l'on m'avait dit il y a trente ans que Ian Stewart, le pianiste des Stones originels, dont les drogues de prédilection étaient (par ordre d'importance) la viande rouge, le whiskey single malt et le golf, serait mort depuis longtemps quand Keith Richard, l'homme dont le mode de vie était un défi à l'endurance humaine, serait non seulement vivant et en pleine forme, mais vivrait paisiblement dans le Connecticut, j'aurais éclaté de rire avant d'aller me chercher une énième *party* d'après-concert.

J'en suis peut-être arrivé là à mon premier point important.

Alors qu'à chaque fois que les Rolling Stones sont mentionnés dans une conversation on ne parle aujourd'hui que de leur longévité, il est peut-être plus remarquable encore que si peu de ceux qui sont cités dans ce livre aient rejoint leur Créateur au cours des années suivantes. « Vis vite, meurs jeune et laisse une belle ombre », c'était à l'époque la devise de tout un chacun. Qu'autant des acteurs de ce mélodrame-ci aient pu atteindre ce qu'on nomme de façon vague l'âge mûr me dépasse. Si seulement ils avaient su qu'ils allaient vivre aussi longtemps, peut-être auraient-ils mieux pris soin d'eux-mêmes. Ou peut-être pas.

Parmi les proches des Stones de l'époque, seuls sont morts Ian Stewart et Nicky Hopkins, un chic type dont la santé ne fut jamais très florissante mais que le groupe engageait souvent, en studio ou en tournée, pour remplacer Stew au piano. Truman Capote, qui suivit la tournée afin de narrer ses expériences, est lui aussi passé de l'autre côté. Après avoir fait une bringue intense avec les Stones, Capote décida d'oublier d'écrire sur eux. Au lieu de quoi, il raconta longuement ses aventures à Johnny Carson dans le Tonight Show. Et même aujourd'hui, il est difficile de trouver métaphore plus adéquate pour expliquer la signification de cette tournée. Ni sexe ni drogue ni rock'n'roll, mais l'acceptation définitive de cette musique par l'Amérique moyenne, sans oublier une bonne partie de la jet-set. En termes de célébrités s'utilisant les unes les autres dans une frénésie de médiatisation massive, la tournée 1972 marque le début de l'ère moderne du rock.

Mes meilleurs souvenirs de l'événement restent entièrement personnels et ne figurent donc pas dans ce livre. Rock'n'roll à l'arrière du car et dans divers hôtels jusqu'à toute heure de la nuit avec Gary Stromberg, Chip Monck et la Pisces Apple Lady en personne, Chris O'Dell. L'infinie gentillesse s'étendant à moi de Georgia Bergman, d'Alan Dunn, de Peter Rudge et du regretté Ian Stewart. Je me revois de façon très nette buvant de la bière brune avec Charlie Watts et la photographe Annie Leibovitz dans quelque pizzeria estudiantine de Dallas tandis que tous les membres de la tournée voulaient voir Dealey Plaza et le tertre herbeux d'où étaient censés avoir été tirés les coups de feu ayant *vraiment* tué JFK.

Tout aussi clairement, je me revois installé, avant un concert à Houston, dans le minibus que les Stones utilisaient pour détaier des salles après chaque concert. Assis devant une table pliante, je m'escrimais façon Art Tatum sur une machine à écrire acoustique (un engin servant à écrire non relié au moindre accès informatique) pour envoyer mon papier en temps et en heure. J'ai levé les yeux et vu un Charlie Watts perplexe en train de m'observer à travers les vitres ouvertes. « Alors ? On fait ses devoirs du soir ? » m'a-t-il

demandé, ses baguettes tournant comme des pales d'hélicoptère entre ses doigts tandis qu'il s'en allait jouer.

Le dernier concert terminé, je me suis embarqué dans une odyssée personnelle qui m'a mené à L.A., à San Francisco, à New York, à Londres et enfin à Kingston, en Jamaïque, où avant de rentrer en Californie pour y écrire ce livre j'ai interviewé ses principaux acteurs tandis que les Stones enregistraient là-bas *Goat's Head Soup*. Installé dans un bungalow de deux pièces à la cave inondée et dont la fenêtre surplombait l'océan, j'ai écrit *S.T.P.* en trois mois environ. Un chapitre par semaine, c'était là mon rythme et une bonne excuse pour avoir quelque chose à fêter tous les vendredis soir.

En ce qui concerne mes relations avec les Rolling Stones eux-mêmes, je dois leur accorder que je ne les ai jamais entendus prononcer un seul mot négatif à propos du livre. Non pas que j'aie passé beaucoup de temps en leur compagnie après la tournée. Après avoir terminé le livre, je n'ai pas plus eu affaire à eux qu'eux à moi. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles je suis encore là pour rédiger cette introduction.

Bref, trente ans après avoir vu le jour, *Stones Touring Party: À travers l'Amérique avec les Rolling Stones* est de retour – comme les Stones eux-mêmes. J'espère que vous prendrez autant de plaisir à le lire que j'en ai pris à le rédiger. Car, ainsi que Sir Mick l'a écrit un jour : « *It's only rock'n'roll/But I like it* ». Et j'aime ça. *Encore*. De cela, plus que de tout autre chose à l'exception de ma famille, je suis sincèrement reconnaissant.

Savourez.

Carmel, Californie
Juin 2002

NOTE DU TRADUCTEUR

PROLOGUE

L'édition originale du livre que vous tenez entre les mains ayant été publiée en France avec quelques années de retard, nous étions alors vers le milieu des années soixante-dix. C'est en cette époque déjà lointaine que Robert Greenfield, plume de compagnon de deux ou trois aventures rock'n'rolliennes, insista pour que je traduise son *S.T.P.* J'ai tout d'abord refusé, car ce n'était pas mon métier. Et puis j'ai fini par accepter, car c'était un ami.

Je n'aurais pas dû.

Ou, plus exactement, j'aurais dû consacrer à son désormais historique feuilleton rock'n'bolesque tout le temps, le respect et l'attention qui lui étaient dus au lieu d'expédier la chose comme si ce n'était qu'un article de plus.

Lorsque, trois décennies après, *S.T.P.* et sa plus que médiocre traduction originelle ont fait leur réapparition dans ma vie, il m'a bien fallu passer par la case relecture et couvrir de cendre à chaque détour de phrase une tête pourtant suffisamment grisonnante sans cela. Ce n'était pas (encore) mon métier, effectivement. Et cela se voyait.

À la fois horrifié et vexé, je me suis dès lors efforcé de réparer autant de dégâts qu'il m'était possible de le faire en récrivant presque entièrement ce que, même avec beaucoup d'indulgence, on ne saurait qualifier de traduction. C'est donc un peu tardivement,

certes, mais avec autant de sincérité qu'il est possible à un ancien *rock critic* d'en manifester que je prie les rares lecteurs de l'édition 1977 ayant survécu au sexe, à la drogue et au *midnight Rambler* de bien vouloir excuser tant de désinvolture et d'incompétence. *It's only rock'n'roll*, je sais, mais tout de même...

ÉPILOGUE

Hey, Bob. Tu as de la chance dans ton malheur puisque, grâce à la détermination des Éditions Le mot et le reste et au prix d'un été studieux m'ayant privé de joies de l'océan mais permis de me replonger dans un bienfaisant bain de jouvence électrique, justice est enfin (du moins, je l'espère) à peu près rendue dans ce pays à l'un des meilleurs livres jamais écrits sur le rock'n'roll – *notre* rock'n'roll. Justice est enfin rendue, oui, à ton palpitant autant qu'intimiste (comme l'a si justement écrit quelqu'un, aucun journaliste actuel ne pourrait seulement *rêver* de circuler aussi librement que tu l'as fait d'une chambre à l'autre du Rockbiz Palace) récit d'un des épisodes les plus marquants de l'histoire du rock en général et en particulier d'une saga stonienne dont personne, et surtout pas les principaux intéressés, n'aurait à l'époque osé imaginer une seule seconde qu'elle ne se terminerait *jamais*. Et si la musique que nous aim(i)ons a beaucoup changé depuis le début des années soixante-dix, et pas toujours en bien¹, console-toi en te disant qu'elle l'a malgré tout moins fait que cette traduction que tu n'aurais *jamais* dû confier à ton pote...

P.P.

1. Vieux con. – Toutes les notes de bas de page sont du traducteur sauf indication contraire.